

LE CULTE DE MARIE.

Il est passé, le mois des fleurs, celui que la religion consacrait naguère à la reine des anges ; il est passé, chargé de parfums, environné d'hommages laissant au pied des autels de Marie des vœux, des guirlandes et des couronnes mouillées des pleurs d'une piété tendre et reconnaissante... il est passé !.. Ainsi passent, ainsi s'écoulera point ; il ne périra point ce culte qui élève jusqu'au ciel la pensée de l'homme, descend au plus intime de son cœur, et captive jusqu'à la plus puissante et la plus mobile de ses facultés, l'imagination.

Oui, la pensée de Marie sourit à l'imagination, et que de merveilles cette pensée féconde n'a-t-elle point fait éclore dans tous les siècles ? Les arts lui doivent la plupart de leurs chefs-d'œuvres ; le ciseau et le burin se sont empressés à reproduire sous mille formes diverses ses charmes invisibles, et le pinceau le plus célèbre des temps modernes, le pinceau même de Raphaël n'a pu rendre encore toute l'expression de ses amabilités célestes. Que dire de tant de superbes basiliques, monuments impérissables du génie et de la piété de nos aïeux ! Debout et immobiles au milieu des générations qui s'écoulaient, ils semblent perpétuer de siècle en siècle leur mémoire attachée au souvenir des grandeurs de Marie ? L'œil même de l'impie aime à les contempler.

Il est d'autres monuments plus durables encore, et où le doigt même de Dieu a, sous les plus aimables figures, tracé l'image de Marie, longtemps avant qu'elle ne fut donnée à la terre. Je parcoure les saints livres : Quelle est cette femme promise dès l'origine du monde à nos premiers pères, et dont le pied doit écraser la tête du serpent ? Plus loin, quelle est cette pure colombe qui s'élève au-dessus des eaux du déluge, portant au monde, qui semble renaître, une branche d'olivier, symbole de paix ? Quelle est, du côté du désert, cette fille du roi qui s'avance, belle et majestueuse, au milieu des vierges de Sion, et vient siéger sur un trône d'or à la droite même du Très-Haut ? Quelle est ailleurs cette femme forte, mère d'une postérité nombreuse, et dont la main doit être redoutable aux puissances ennemies ? Quel est enfin ce prodige inouï, ce signe de la virginité rendue féconde, qu'à travers les siècles, l'œil d'Israël a contemplé avec une sorte de stupeur ? oui, quelle est cette fleur toute céleste qui a pu donner naissance à son fruit sans se flétrir elle-même ni périr ?.. Nous l'avons déjà nommée : c'est Marie, c'est cette vierge bénie entre toutes les femmes, que l'apôtre saint Jean lui-même, l'Écclésiaste du Nouveau Testament, a vue dans ses ravissements, entourée du soleil comme d'un vêtement, couronnée d'étoiles lumineuses, foulant l'astre de la nuit sous ses pieds, et qui se riant, heureuse d'être mère, de la rage impuissante du démon acharné à la poursuivre.

Mais pourquoi tant d'images, de symboles et de prédictions si étonnantes ? C'est, disent les docteurs de l'Église, que, par un dessein admirable de la Providence, Marie devait être, comme Jésus-Christ lui-même, promise au monde longtemps d'avance, par une suite d'oracles et de merveilles. C'est elle, nous dit l'un de ses plus éloquents panégyristes, que figuraient et la verge fleurie d'Aaron, et la tige bénie de Jessé, et la porte scellée du temple d'Ezéchiel, et la toison merveilleuse de Gédéon : que dire des Débora, des Jael, des Esther, des Judith, de tant d'héroïnes de l'Ancien Testament, dont l'Esprit Saint lui-même a célébré les triomphes, et dont les traits épars forment, quand on les réunit, l'image la plus parfaite de Marie ? Que dire encore des mille couleurs sous lesquelles les Saints Pères se sont plus à nous la dépeindre ? Tantôt ils nous la représentent sous les images les plus gracieuses : c'est l'aube du jour dans tout son éclat, c'est la colombe fidèle, et son nom est comme un haume répandu ; ou bien encore elle est, disent-ils, le lis des vallées la rose mystérieuse qui croît au milieu des épines, la vigne odorante qui s'enlace aux branches de l'ormeau, ou le palmier fertile qui fleurit près des sources de la grâce.

Voulant nous donner une idée de sa grandeur, ils nous la font voir comme une faible source qui devient un fleuve immense, comme une nuée légère qui, s'élevant des bords de l'Océan, devient bientôt une pluie abondante qui fertilise les campagnes, ou comme un arbre majestueux qui couvre au loin la terre de ses fleurs et de ses fruits.

Mais quelles expressions pourraient peindre mes pensées, combien de merveilles se dérouleraient à mes regards si placé à un point de vue plus élevé, je pouvais considérer les influences que Marie exerce sur la terre, et les torrents de grâce dont elle inonde l'Église catholique ! Est-il un spectacle

plus admirable que ce concert d'hommages, de louanges et de bénédictions qui, de tous les points de la terre, s'élève incessamment vers le trône de Marie ? N'est-ce point pour elle que tant de solennités ont été établies et tant d'autels érigés, sur lesquels on offre le sang de l'agneau sans tache ? N'est-ce point pour l'honorer que trois fois le jour, dans tout l'univers catholique, les fidèles s'inclinent et fléchissent le genou en son nom, la saluant avec les paroles argéliques ?

Mais je reviens à cette pensée, qui m'a si souvent frappé durant le mois de Marie : Que dire du charme religieux qui nous a inspiré de choisir les plus beaux jours du printemps, pour les offrir à la plus aimable des vierges, comme les prémices de l'année et comme les arrhes d'un autre printemps qui ne doit jamais finir ? L'imagination elle-même conçoit-elle rien de plus ravissant que ces pieux asiles où la divine Marie, environnée des séraphins et des vertus célestes, reçoit les hommages de ses enfants, humblement prosternés à ses pieds ?

Peut-être, après une journée passée au milieu des ennuis, des dégoûts et des amertumes de ce monde, vous êtes-vous furtivement glissés dans un de ces sanctuaires dédiés à la reine de la paix ? quelles impressions n'ont point alors produites en vous, et ces hymnes sacrés, et cette douce harmonie, et ces voix mélodieuses qui célébraient à l'envi les louanges de Marie ? Dites-moi si ses chants religieux, si ces fleurs et cette verdure qui jonchaient la terre, et dont les vifs reflets formaient comme une auréole adorable, dites-moi si ces gerbes de feu qui refoulaient au loin les ombres de la nuit, ces nuages d'encens qui enveloppaient les saints autels, si les vœux et les prières que les anges s'empressaient de porter sur leurs ailes jusqu'au trône de Marie, si les pieuses exhortations des ministres du Seigneur, et les bénédictions que leurs mains répandaient sur tout un peuple de fidèles, dites-moi si tous ces objets n'ont point réveillé votre foi endormie, ne vous ont point causé un ravissement, des émotions jusqu'alors inconnues, si même des pleurs délicieux se sont point venus se mêler à vos sensations ?

Les esprits les plus charmés des vains plaisirs du monde trouvent des attraits et des douceurs inexprimables dans le culte de Marie ; mais d'où vient cette grâce singulière ? d'où vient cet accord unanime et perpétuel de toutes les bouches à la louer et à l'invoquer ? d'où vient que, seule, elle a su fixer et notre imagination si volage, et notre enthousiasme si inconstant, et notre admiration si prompte à se dégoûter et à se lasser ? Ah ! c'est qu'il y a dans la dévotion à Marie un charme secret. Mais quel est ce charme ? Si vous me le demandez, voici un trait qui sera ma réponse :

Jeune encore, un peintre, devenu aujourd'hui un des plus célèbres de la capitale, perdit une mère chérie. Longtemps il ne voulut, inconsolable, s'occuper que de sa seule douleur ; longtemps ses pinceaux demeurèrent oisifs, sa palette abandonnée ; mais quand il fallut reprendre enfin et la palette et les pinceaux, que de tristes nuages vinrent d'abord assombrir ses tableaux ! Des larmes mouillaient ses yeux et voilaient son regard ; alors, errant à l'aventure sur la toile, sa main allait traçant une image... puis, essayant ses pleurs et secouant sa longue chevelure, il regardait... cette image était celle de sa mère... Voulait-il retracer un personnage idéal ou réel, voulait-il peindre la vertu, voulait-il tracer une figure ? Cette figure était encore celle de sa mère ! Quelquefois il l'environnait de deuil et de nuages sombres comme sa douleur... mais le plus souvent, soit pour tromper cette même douleur, soit par un instinct sublime qui lui montrait au ciel l'objet de ses regrets et de son amour, il aimait à la peindre, cette mère chérie, pleine de vie, de jeunesse et de grâces, telle que l'on print une jeune fiancée, et telle qu'il l'avait vue aux plus beaux jours. Alors un doigt céleste semblait guider la main du jeune peintre ; le crayon et le pinceau couraient à l'envi sur la toile pour semer des fleurs sous les pas de l'immortelle, pour l'entourer de guirlandes, pour déposer entre ses mains les palmes de la vertu, ou sur son front l'auréole de la gloire... Et quelle inspiration, quel noble enthousiasme n'inspirait point alors son jeune talent ?... Quelle beauté de dessin, quelle pureté de traits, quelle vivacité de coloris ? Il apprenait, en retraçant sous mille formes diverses, dans toutes ses compositions, l'image de sa mère, à devenir un grand peintre ; ce n'était plus seulement l'art, ce n'était pas sa main seule qui traçait alors ses tableaux, c'était la nature même, c'était son cœur...

Oui, le sublime de l'imagination a sa source dans le sublime du sentiment. Pauvres enfants, exilés dans cette vallée de larmes, et séparés de notre Mère, voulez-vous savoir pourquoi notre pensée lui prête tant de charmes, pourquoi nous aimons à nous peindre sous mille formes enchantées cette reine